

rock & folk

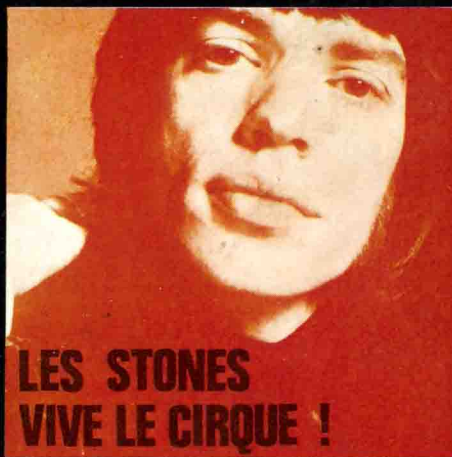
POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON



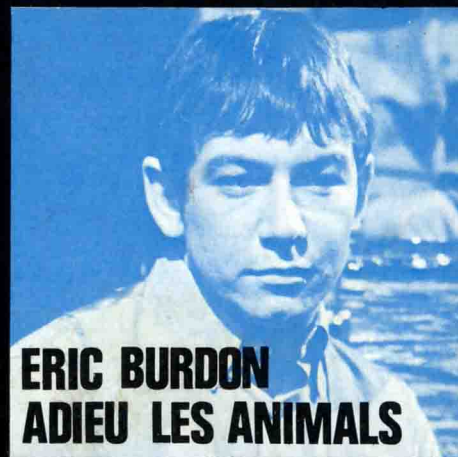
BREL, BRASSENS ET FERRÉ RÉUNIS POUR LA 1^{ère} FOIS



JOHNNY HALLYDAY
QUI SUIS-JE ?



LES STONES
VIVE LE CIRQUE !



ERIC BURDON
ADIEU LES ANIMALS

TROIS HOMMES DANS UN SALON

Paris... janvier. Un appartement de la rive gauche. Une table. Ronde. Des chaises autour. Des micros. De la bière, du tabac, des cigarettes. 16 h 28, premier coup de sonnette : Georges Brassens. 16 h 30, deuxième sonnerie : Jacques Brel. 16 h 32, troisième signal : Léo Ferré. L'exactitude ! Deux mois, plusieurs lettres, trente-six coups de téléphone, deux rendez-vous manqués, pour arriver à ces trois coups de sonnette : trois grands chanteurs — les plus grands peut-être —, réunis pour la première fois, par François-René Cristiani. Vous avez déjà pu entendre des extraits de cette interview à R.T.L., le mois dernier, lors du « Week-End R.T.L. », l'émission de radio qui réunit l'équipe la plus « dans le vent », la plus dynamique du moment : Anne-Marie Peysson, Gérard Klein, Jean-Bernard Hébey et Fabrice. Après Pierre Perret, Serge Reggiani, Félix Leclerc, Juliette Gréco et Yves Montand, déjà interviewés dans *Rock & Folk*, — et sur la demande expresse de nombreux lecteurs —, F.-R. Cristiani a rencontré et fait parler ensemble Georges Brassens, Jacques Brel et Léo Ferré. Brassens parce qu'au sortir d'une maladie qui le tenaillait depuis deux ans, on le revoit un peu à la télévision, on le réentend en direct à la radio, et surtout parce qu'il prépare pour octobre une rentrée qui va faire du bruit : trois mois à Bobino ! Brel, parce qu'après une éclipse de deux ans, il est remonté sur la scène pour prouver, avec « L'Homme de la Mancha », qu'une comédie musicale peut « marcher » en France. Ferré, enfin, parce qu'après le « joli mois de mai » et les bouleversements survenus dans sa vie privée, il a beaucoup de choses à dire et à chanter. Son récital à Bobino le prouve. Bien sûr, Jean-Pierre Leloir était là.



CRISTIANI : Êtes-vous conscients du fait que vous êtes les trois plus grands auteurs-compositeurs-interprètes de la chanson française, depuis des années, et avec le même succès ?

FERRÉ : Personnellement, moi, je suis conscient d'être d'abord avec deux confrères, avec deux copains. Et ça, il y a longtemps que je le désirais. Aujourd'hui, les gens n'arrêtent pas de dire : « Qu'est-ce que c'est pour vous la chanson, qu'est-ce que c'est pour vous la bretelle ? », eh bien ça, on s'en fout. L'important, je crois, c'est un peu d'amour qu'on peut distribuer ou recevoir, comme ça, autour d'un micro, par exemple. Maintenant, que nous fassions des chansons depuis vingt ans, tous les trois, qu'on y ait beaucoup travaillé, qu'on ait, comme on dit chez moi, longtemps « zugumé » sur le métier, et qu'aujourd'hui on puisse chanter tranquillement dans une salle sans avoir ni les flics ni les gens qui viennent vous siffler, ce n'est que justice, finalement. On fait ce qu'on peut, on dit ce qu'on a envie de dire, et il n'y a pas besoin de casser les vitres pour ça.

CRISTIANI : Vous êtes tous les trois dans la collection « Les poètes d'aujourd'hui »...

BRASSENS : ... On n'est pas les seuls. Et puis ça ne veut pas dire grand-chose cette façon de compartimenter...



CRISTIANI : ... Vous ne vous prenez pas pour un poète, alors ?

BRASSENS : Pas tellement. Je ne sais pas si je suis poète, il est possible que je le sois un petit peu, mais peu m'importe. Je mélange des paroles et de la musique, puis je les chante.

CRISTIANI : Je crois que Jacques Brel aussi se défend d'être un poète ?

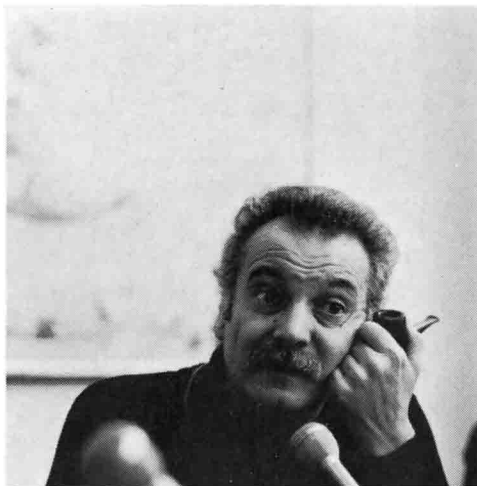
BREL : Je suis « chansonnier » ! Je suis un petit artisan de la chanson.

FERRÉ : Les gens qui se disent poètes, ce sont des gens qui ne le sont pas tellement, au fond. Cela dit, si on me dit que je suis poète, moi je veux bien. Mais c'est comme si on me disait que je suis un cordonnier qui fait de belles chaussures. Je rejoins le point de vue de Brel.

CRISTIANI : La chanson est-elle un art, selon vous ? Un art majeur ou un art mineur ?

FERRÉ : Brassens a dit une chose vraie « Je mélange des paroles et de la musique ». Voilà ce que je fais.

BRASSENS : Eh oui. C'est tout à fait différent de ce qu'on appelle couramment la poésie, qui est faite pour être lue ou dite. Quand on écrit pour l'oreille, on est quand



même obligé d'employer un autre vocabulaire, des mots qui accrochent l'oreille plus vite. Bien qu'on l'ait aussi avec le disque, le lecteur a plus facilement la possibilité de revenir en arrière. C'est différent.

BREL : Oui, mais de toute façon, je prétends que le disque est un sous-produit de la chanson.

FERRÉ : C'est exactement comme pour de bons chocolats, des chocolats extraordinaires, hors-commerce. Vous les gardez chez vous. Mais à partir du moment où vous les mettez dans un paquet, où vous les mettez dans le commerce, ça ne vous intéresse plus. Moi, si je fais de bons chocolats et que les autres les mangent, je m'en fous. Le paquet c'est le disque. Le disque, c'est un peu la mort de la musique.

BRASSENS : Autrefois, on chantait. Quand un type faisait une chanson, les gens se la passaient, se l'apprenaient et se la chantaient. Ils participaient, ils avaient des cahiers de chansons. Aujourd'hui, le public est devenu plus passif.

FERRÉ : Il y a aussi des gens qui reçoivent d'abord la musique, d'autres qui reçoivent d'abord les paroles. Les gens les plus intelligents reçoivent d'abord les paroles. Les gens les plus sensibles — et peut-être les moins intelligents — reçoivent d'abord la musique. Ce qui fait que j'ai pu faire connaître Baudelaire à des gens qui ne savaient pas qui était Baudelaire.

BREL : Alors qu'avant, quand un type écrivait une chanson les gens se la reproduisaient — comme disait Georges —, aujourd'hui c'est nous qui nous reproduisons. Ça fait chaîne ! En fait, le plus grand inventeur de la chanson, c'est cet ingénieur anglais qui a trouvé le principe du microsillon, pendant la guerre. Maintenant, j'ai l'impression que je ponde des œufs, moi.

FERRÉ : C'est ça. Vous disiez tout à l'heure qu'on était poète ou qu'on était artisan..., non, vous savez ce qu'on est tous les trois ?...

BRASSENS : ... De pauvres connards devant un micro !

FERRÉ : Non, on est des chanteurs. Parce que nous chantons. Parce que, si on n'avait pas de voix, on ne pourrait pas se produire sur une scène. Parce que si tu n'avais pas de voix, toi Georges, ou toi Jacques, tu n'écrirais pas, et moi non plus.

BRASSENS : Tu es bien gentil de me dire ça. Parce que moi, de ce côté-là, c'est pas terrible, hein !

FERRÉ : Si, tu as de la voix. Tu chantes. Et lui aussi. S'il n'avait pas de voix, qui chan-

terait les chansons de Brel ? Tout ce qu'il a fait, il ne l'aurait pas écrit. Il a écrit ses chansons parce qu'il les a « publiées » avec sa voix.

BREL : Ce qui revient à dire qu'on est peut-être chanteur justement parce qu'on a de la voix.

LA SOLITUDE

CRISTIANI : Avez-vous jamais fait autre chose que d'écrire, de composer ou de chanter, et cela vous a-t-il servi dans votre métier de chanteur ?

FERRÉ : On ne peut pas faire autre chose. On a bien sûr tous fait des études, été à l'école, etc..., comme tout le monde.

BRASSENS : On a vécu, c'est tout. Mais, en fait, on a toujours fait des chansons.

FERRÉ : On a dû gagner notre vie, parfois. Quand Brel est arrivé à Paris avec sa guitare, je ne sais pas ce qu'il faisait mais ça ne devait pas être marrant...

BREL : Oh ! Ça m'était égal, je ne faisais rien du tout !

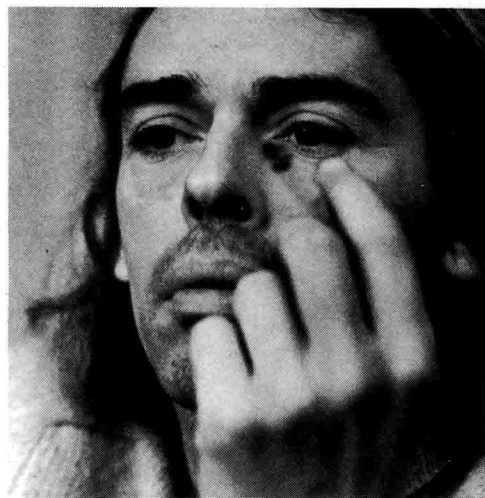
BRASSENS : Tu n'étais pas le seul. Moi, je n'ai jamais rien fait que ça.

CRISTIANI : Je crois que vous avez tous, à un moment ou à un autre fait un peu de cinéma ? Pensez-vous qu'il y ait des liens entre le comédien et le chanteur ?

FERRÉ : Je n'ai jamais vraiment joué la comédie. Mais je crois que je ne saurais pas le faire. J'aimerais bien le faire ; comme on aimerait faire quelque chose qu'on ne sait pas faire.

BRASSENS : Je ne sais pas non plus faire cela, très sincèrement, je ne sais pas.

BREL : J'ai fait deux films. Pas pour faire du cinéma des Frères Lumière, mais parce que les deux fois il y avait une petite idée de liberté. Et je suis très attaché à mes petites idées de liberté ! La première fois, c'était « Les risques du métier ». L'autre fois, c'était « La bande à Bonnot ». Ce sont les idées qui m'ont séduit. Et je crois que si on peut donner un coup de main à une idée, il faut le faire.



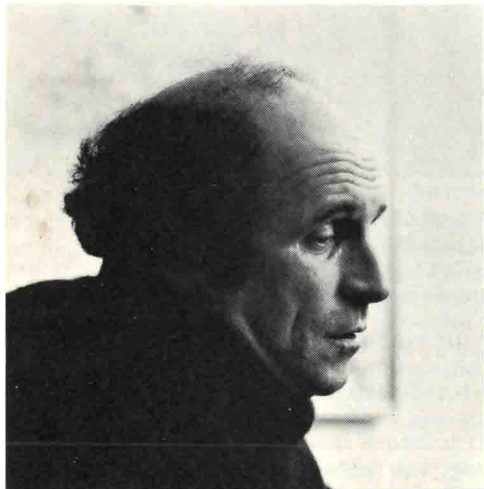
CRISTIANI : Le cinéma, c'est avant tout un travail d'équipe. Cela vous a-t-il vraiment changé du travail solitaire du chanteur ?

BREL : Non. Pour la comédie musicale, on peut beaucoup plus parler de travail d'équipe.

BRASSENS : Je ne crois pas que ce soit le travail d'équipe ou quoi que ce soit d'autre qui apporte ou n'apporte pas quelque chose de plus. Un type aime jouer la comédie ou n'aime pas. Moi, je n'aime pas ça, mais je

n'a rien contre le travail d'équipe. Le film que j'ai fait, « Porte des Lilas », je l'ai fait avec des copains comme Brasseur, Bussières, etc... Ça marchait très bien. Ils ne me gênaient pas. Je ne les gênaient pas. Ce que je n'aime pas, c'est le côté technique, mécanique; pas plus que ce micro que vous nous avez foutu sous le nez!

FERRÉ: Quand nous chantons, que nous sommes seuls devant les projecteurs, avec juste le costume, la guitare ou le piano, nous savons ce qu'est la solitude d'un chanteur. On s'en arrange avec ce qu'on



appelle « du métier », mais ce n'est pas toujours facile. Ce que je me demande, c'est si, pour Errol, la solitude au théâtre est la même qu'au tour de chant.

BREL: Oui, c'est la même solitude.

FERRÉ: Tu veux dire que quand tu tiens ton rôle, au milieu des autres, que tu leur donnes la réplique, tu es aussi seul que quand tu chantes dans une salle pendant deux heures? Ça, c'est nouveau pour moi, je ne me rends pas compte.

BRASSENS: Mais si, sûrement. Parce que si ça n'est pas bon, on dira que c'est lui qui n'est pas bien. Il faut quand même qu'il pousse son cri, de la même façon qu'au tour de chant.

FERRÉ: Donc, il est déjà dans sa carapace au moment où il entre en scène.

BREL: Pour « L'Homme de la Mancha », c'est un peu différent, parce que c'est moi qui ai provoqué cette folie. Donc je reste un peu seul avec ma folie.

CRISTIANI: Les autres ne la partagent pas?

BREL: Si, ils la partagent! Mais il est vraisemblable qu'ils ne considèrent pas tous cela comme une folie. Enfin moi, dans l'instant où je joue, je suis complètement seul.

BRASSENS: Ne t'inquiète pas. De toute façon, tu es toujours seul partout, tout le temps. Et tu n'es pas le seul d'ailleurs!

BREL: Le type qui me dit qu'il n'est pas seul dans la vie, c'est qu'il est plus Belge que moi!

CRISTIANI: Quoi que vous fassiez, vous êtes toujours seul? Entendez-vous par là que, pour faire de grandes et belles choses, il faut être seul et malheureux?

FERRÉ: Ah oui. Les seules choses valables se font dans la tristesse et la solitude. Je crois que l'art est une excroissance de la solitude. Les artistes sont seuls.

BREL: L'artiste, c'est un brave homme qui est totalement inadapté et qui n'arrive qu'à dire publiquement ce qu'un type normal dit à sa Bobonne le soir.

FERRÉ: Plutôt ce qu'un type normal POURRAIT dire à sa bonne femme le soir.

BRASSENS: Quelquefois, il le dit mieux, quand même!

BREL: Oui. Mais l'artiste, c'est un timide, c'est un type qui n'ose pas aborder les choses « de face », comme on dit, et qui n'arrive qu'à dire publiquement ce qu'il devrait dire d'une manière courante dans la vie. Il est un peu orgueilleux aussi. C'est parce qu'il entend dire tellement de sottises qu'il finit par en tirer un certain orgueil. C'est finalement très clinique, très médical, l'artiste. Cela dit, le pire, c'est l'artiste qui n'est pas artiste, le timide qui ne pond pas son œuf. C'est effroyable, parce que là on tombe carrément dans le cas clinique.

CRISTIANI: Ce n'est plus un artiste, alors?

BREL: Au sens propre, non.

FERRÉ: Il y a un mot pour ça: amateur.

LA CHANSON: UN MÉTIER LIBRE?

CRISTIANI: Peut-on dire que, dans ce métier, vous avez toujours fait ce que vous vouliez faire?

FERRÉ: Sûrement pas. Si je faisais ce métier comme je voulais, je viderais les salles. Alors je fais des concessions.

BRASSENS: Tu entends par là que tu ne dis pas exactement ce que tu veux, comme tu veux? Oui, bien sûr. Mais, dans l'ensemble, tu as quand même la possibilité de chanter à peu près ce que tu veux, en le criant un petit peu.

FERRÉ: Ah, mais pourquoi? Parce que maintenant nous sommes des hommes publics. Mais quand j'ai débuté, je me faisais foutre à la porte des maisons d'édition.

BREL: Moi, je n'ai pas ce sentiment-là. J'ai le sentiment de faire relativement ce que j'ai envie de faire. Toujours. Je ne dis pas que j'ai été heureux tout le temps — ça n'a rien à voir —, mais, en gros, j'ai fait à peu près ce que j'ai voulu.

BRASSENS: Nous sommes quand même, tous les trois, parmi ceux qui peuvent faire à peu près ce qu'ils veulent. Bien sûr, on ne va pas aller en scène menacer le public ou lui tirer dessus à la mitraillette. On fait ce qu'on veut, en restant dans certaines limites, avec un peu de civilité tout de même.

L'ARGENT

CRISTIANI: Qu'avez-vous fait de votre premier cachet?

FERRÉ: Je crois qu'on l'a bouffé!

CRISTIANI: Au début, peut-être. Mais ensuite, avec le succès et l'argent que vous



avez gagné grâce à lui, n'avez-vous pas eu l'impression que vos rapports avec les gens s'étaient modifiés?

FERRÉ: L'argent? Ça donne l'indépendance. C'est important l'indépendance, ça coûte cher. Maintenant, trop d'argent, je crois que tous les trois on s'en fout. Je ne sais pas ce que c'est qu'une banque ou un bas de laine.

BRASSENS: C'est très emmerdant, cette histoire d'argent. Parce qu'il y a beaucoup de types qui se lancent dans la chanson uniquement pour ça. Nous, on était très contents de gagner notre vie avec nos petites chansons, mais on a fait ça parce que ça nous plaisait, pas pour gagner de l'argent. Ça ne nous rapporterait rien qu'on le ferait quand même! On ne vendrait pas des sardines à l'huile — je ne sais pas si ça rapporte d'ailleurs — si ça rapportait plus que de faire des chansons. Si on était payé comme un fonctionnaire pour faire ce qu'on fait, on continuerait à le faire quand même. Parce qu'on aime ça. Et depuis quelques années, justement, on n'entend parler que de cachets mirifiques. Il y a des tas de types qui se lancent dans cette aventure et qui s'y cassent les dents.

BREL: Parce qu'ils en font une aventure financière.



LA MORT? UN SUJET COMME UN AUTRE

CRISTIANI: Avez-vous la hantise de devenir de vieux chanteurs, de vieillir avec vos chansons?

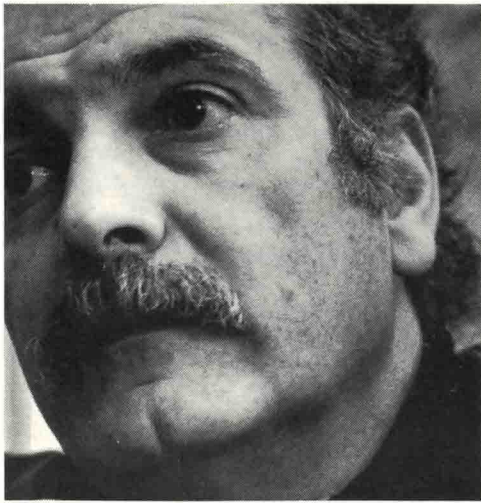
BRASSENS: En ce qui me concerne, moi et Ferré — l'autre là, il est plus jeune que nous —, on approche tranquillement de la cinquantaine. Pour un jeune type ou pour vous, on est des vieux, c'est vrai, il faut dire les choses telles qu'elles sont... Mais, ne vous inquiétez pas, on ne s'en aperçoit pas tellement! Toute fin est pénible. Tout ce qui finit est triste. Bien sûr c'est triste de ne plus faire ce qu'on aimait faire ou ce qu'on savait faire. On s'y fait. De toute façon, en acceptant de vivre, j'ai accepté de mourir.

FERRÉ: Ceux qui écrivent, comme nous, sont naturellement portés vers la mort. On y pense tous les jours.

BRASSENS: C'est un de nos sujets favoris. Et de toute façon, il n'y a pas trente-six sujets, vous savez.

FERRÉ: Mais ça n'est pas forcément triste. La chanson de Georges sur son enterrement n'est pas triste.

BRASSENS: A ce sujet, Léo, je te signale



que je m'en fous complètement d'être enterré sur la plage de Sète! J'ai fait ça pour m'amuser. Pour aller au bain de mer!

DES ADULTES OU DES GRANDS ENFANTS?

CRISTIANI: Avez-vous le sentiment d'être devenus des adultes?

BRASSENS: Aïe, aïe, aïe!

BREL: Moi non.

FERRÉ: Moi non plus.

BRASSENS: On est tous un peu demeurés!! Écoutez, pour devenir adulte, il faut déjà faire son service militaire, il faut se marier, et il faut avoir des enfants. Il faut embrasser une carrière, il faut la suivre, il faut monter en grade. C'est comme ça qu'on devient adulte. Nous autres, nous avons un peu une vie en marge de la vie normale, en dehors du réel. On ne peut pas devenir adulte.

CRISTIANI: Parce que vous n'avez pas voulu vous adapter au système traditionnel?

BREL: Ou qu'on n'a pas pu!

BRASSENS: Parce que c'était notre caractère de ne pas nous y adapter, voilà tout. On ne l'a pas fait exprès. Il n'y a pas de vantardise à dire qu'on est solitaire. On est comme ça.

FERRÉ: Cela rejoint l'enfant-poète. Quand Brel chante, sans rire, et qu'il y croit, quand il dit cette chose merveilleuse « J'allumerai ma guitare, on se croira Espagnol », il n'y a qu'un gosse qui peut dire ça!

BREL: Bien sûr. C'est une question de tempérament finalement. Le tout c'est de savoir ce qu'on fait devant un mur. Est-ce qu'on passe à côté, est-ce qu'on saute par-dessus, ou est-ce qu'on le défonce?



BRASSENS: Moi je réfléchis!

BREL: Moi je le défonce! J'ai envie de prendre une pioche et de passer.

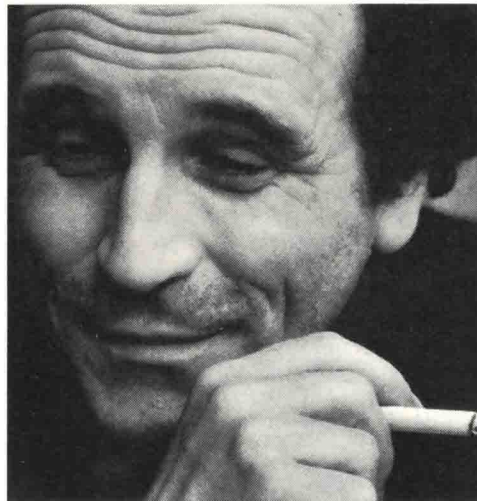
FERRÉ: Moi je le contourne!

BREL: Oui, mais le point commun, c'est que tous les trois on a envie d'aller de l'autre côté. Il n'y a que ça d'important, et c'est ce qui prouve que nous ne sommes pas des adultes. Un type normal, qu'est-ce qu'il fait? Il construit un autre mur devant, il met un toit et il s'installe. C'est ce qui s'appelle bâtir!

NI DIEU NI MAITRE

CRISTIANI: Vous avez tous, à un moment ou à un autre de votre existence, ou même encore maintenant, flirté avec les mouvements anarchistes ou libertaires. Pour Brassens, ce fut une époque, pour Brel, un surnom, et pour Ferré c'est encore une cause militante, un prétexte à des récitals presque insurrectionnels.

FERRÉ: Non je suis pas, je ne peux pas être un militant. Je ne peux pas militer pour quelque idée que ce soit car je ne serais pas libre. Et je crois que Brassens et Brel sont comme moi, parce que l'anarchie c'est d'abord la négation de toute autorité, d'où qu'elle vienne. L'anarchie, ça a d'abord fait peur aux gens, à la fin du XIX^e siècle, parce qu'il y avait des bombes. Après ça les a fait rigoler. Ensuite, le mot anarchie a pris comme un mauvais goût dans la bouche des gens. Et puis, depuis quelques mois, singulièrement depuis mai, les choses se sont remises en place. Je vous assure que quand vous prononcez le mot anarchie, ou anarchistes, même en scène, les gens ne rigolent plus, ils sont d'accord, et ils veulent savoir ce que c'est.



BRASSENS: C'est difficile à expliquer, l'anarchie. Les anarchistes eux-mêmes ont du mal à l'expliquer. Quand j'étais au mouvement anarchiste — j'y suis resté deux ou trois ans, je faisais « Le Libertaire » en 45-46-47, et je n'ai jamais complètement rompu avec, mais enfin je ne milite plus comme avant —, chacun avait de l'anarchie une idée tout à fait personnelle. C'est d'ailleurs ce qui est exaltant, c'est qu'il n'y a pas de véritable dogme. C'est une morale, une façon de concevoir la vie, je crois, et qui accorde une priorité à l'individu.

FERRÉ: C'est une morale du refus. Car s'il n'y avait pas eu au long des millénaires quelques énergumènes pour dire non à certains moments, nous serions encore dans les arbres!

BREL: Je suis entièrement d'accord avec ce que dit Léo. Cela dit, il y a des gens qui ne se sentent pas seuls ni inadaptés et qui trouvent leur salut collectivement.

BRASSENS: Bien sûr. En ce qui me concerne, je ne désapprouve jamais rien, les gens font à peu près ce qu'ils veulent. Mais je suis d'accord ou je ne suis pas d'accord. Parce que j'avais dit ça, on m'a souvent reproché de ne pas vouloir refaire la société. C'est que je ne m'en sens pas capable. Si j'avais des solutions collectives... Mais qui a la solution collective? Il y en a dans le monde qui prétendent l'avoir. Il n'y a qu'à voir ce que ça donne.... Je ne sais pas ce qu'il faut faire. Si je le savais, si j'étais persuadé qu'en tournant à droite ou à gauche, ou en faisant ceci ou cela, le monde allait changer, je la sacrifierais ma petite tranquillité! Mais je n'y crois pas tellement...

CRISTIANI: Léo Ferré?

FERRÉ: Moi, je suis moins lyrique que lui...

BRASSENS: ...Toi, tu es complètement désespéré!...

BREL: Bien sûr, on se sent complètement impuissants. C'est affreux de dire ça, mais c'est vrai.

CRISTIANI: Vous avez donc vraiment l'impression de ne rien pouvoir faire?

BRASSENS: Je fais quelque chose autour de moi, auprès de mes voisins, de mes amis. Et je pense que c'est presque plus valable que si je militais quelque part. Ne pas crier haro sur le baudet quand tout le monde crie haro sur le baudet, c'est une forme d'engagement comme une autre, non?

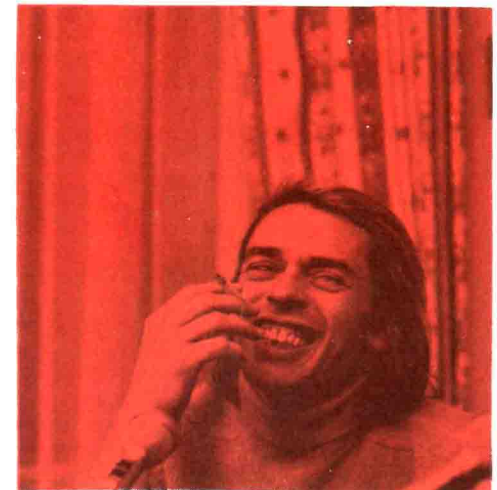
FERRÉ: Je trouve que Georges, dans son cœur, il milite plus que moi. Parce que moi, par exemple, je ne crois plus en bien des choses auxquelles il veut encore croire.

BRASSENS: Je fais semblant, Léo. Je fais comme lorsque l'amour s'en va. On fait semblant d'y croire encore, et ça le fait durer un petit peu.

FERRÉ: Non, non. Quand l'amour s'en va, il est déjà parti depuis longtemps.

CRISTIANI: S'il n'y a pas, selon vous, de solution politique, y-a-t-il une solution « mystique »? Dieu ou toute forme de religion?

(Éclat de rire général).



BREL: Ah! Là, c'est autre chose. Je crois qu'effectivement!...

BRASSENS: Oui, là nous sommes plus à notre aise!

FERRÉ: Oui! Eh bien, j'ai été élevé dans un collège religieux et je suis allé à la messe pendant huit ans, j'ai été enfant de chœur, et voilà. Évidemment, depuis cette époque-là,



je ne vais plus à la messe.

BREL : J'ai aussi été élevé dans un collège religieux, et j'ai également servi la messe. Pas huit ans, parce que c'était juste pour acheter un vélo avec ce qu'on me donnait.

BRASSENS : Moi j'ai été scout de France.

BREL : Moi aussi. Enfin, j'étais scout belge.

BRASSENS : En fait, ne croyant pas, il m'est difficile de parler de la religion.

CRISTIANI : Dieu, ce serait une sorte de fétichisme, à vos yeux ?

FERRÉ : Non, nous ne sommes pas fétichistes. Ou si, nous le sommes. Avec les femmes.

BRASSENS : Dans une certaine mesure, oui, ça pourrait bien être une sorte de fétichisme. D'ailleurs quelqu'un l'a appelé Le Grand Fétiche, Dieu. Moi, j'en parle beaucoup dans mes chansons, mais uniquement pour qu'on comprenne, enfin que ceux qui y croient, comprennent ce que je veux dire.

LES BEATLES : UNE CYMBALE CHARLESTON SUR LES HARMONIES DE GABRIEL FAURÉ

CRISTIANI : Pensez-vous qu'il y ait une différence entre la chanson telle que vous l'écrivez, telle que vous la chantez, et la chanson « moderne », brillante, clinquante, d'un Gainsbourg, par exemple ?

BRASSENS : Il y a des différences entre tout le monde. Mais, Gainsbourg, c'est bien. Il cherche quelque chose.

FERRÉ : Il y a un parti-pris, chez lui, au départ. Mais il a trouvé quelque chose. C'est pas mal fait, c'est rythmiquement bien foutu. Et puis, c'est un « érotomane ». J'aime assez les érotomanes, parce que je n'en suis pas un, sans doute. Il s'en vante, d'ailleurs, ce n'est pas un secret.

CRISTIANI : Et la pop-music, les Beatles ? Quels sentiments vous inspirent ces gens-là, cette musique-là ?

BRASSENS : J'aime beaucoup ça sur le plan musical. Pour ce qui est des paroles, je ne comprends pas l'anglais, alors ça va tout seul.

FERRÉ : Comme Georges, j'aime beaucoup sur le plan musical, et je ne cherche pas tellement à comprendre les paroles, sauf pourtant celles d'une chanson qui s'appelle « Hey Jude » et qui se termine par une chose qui n'en finit plus. Je voudrais bien savoir pourquoi et qu'est-ce que cela veut dire. Ce sont de grands musiciens.

BREL : Moi, je suis très content qu'on rende publiques les harmonies de Gabriel Fauré.

Ils ont ajouté une pédale charleston aux harmonies de Gabriel Fauré. C'est très faurien tout ça et je trouve très bien qu'ils en aient fait quelque chose d'aussi populaire. Pour le reste, j'ai les mêmes ennuis que Georges en ce qui concerne l'anglais. Je ne sais jamais exactement de quoi ils parlent, mais je ne crois pas que ça ait beaucoup d'importance.

BRASSENS : Le tout c'est de savoir comment les gens les aiment. S'ils les aiment vraiment ou s'ils les aiment parce que c'est une mode.

FERRÉ : En plus, je crois que, politiquement, ce sont des gens bien.

CRISTIANI : Ils s'insèrent plus ou moins dans le mouvement « hippie ». Que pensez-vous, précisément, de ces hippies ou des beatniks ?

BREL : C'est l'anarchie moderne ! Une forme de refus. C'est quand même quelque chose de nouveau. Et qui n'a rien de guerrier, en tout cas. Ça, c'est déjà sympathique. J'aime beaucoup moins les colliers, et tous ces trucs-là, ça me fatigue un peu. Mais ça n'a rien de violent. C'est pas mal ça, si on songe que les gens de vingt ans sont élevés depuis toujours pour tuer. Où ça se complique un peu, c'est qu'il y a un petit coup américain là-dedans ; il y a les hindous qui s'en mêlent aussi, on ne sait plus très bien.



BRASSENS : Il y a toujours un peu de snobisme aussi, les gens qui font semblant de trouver ça bien...

FERRÉ : Oui, mais ça a une couleur qui n'est pas antipathique. Vous avez la réponse, on aime beaucoup tous les trois.

BREL, BRASSENS ET FERRÉ SUR LA MÊME AFFICHE

CRISTIANI : Comment réagissez-vous à la publicité ? Vous sert-elle, vous intéresse-t-elle ?

FERRÉ : Il faut bien que les gens sachent où nous chantons.

BRASSENS : Quand on signe un contrat, on ne refuse pas que les gens parlent de nous, évidemment. Mais — je rabâche — il y a une publicité et publicité, c'est toujours pareil.

BREL : Il y a une publicité et conditionnement.

BRASSENS : Quand on passe en public, on l'annonce, et c'est tout. On ne va pas jusqu'à faire la parade ? C'était sympathique, d'ailleurs. Ça ne se fait plus guère. Tu nous vois, faisant la parade ?

BREL : L'hiver, non. L'été, oui !

FERRÉ : Ah oui, ce serait extraordinaire.

Moi, j'ai une idée. Enfin, je ne sais pas, mais je leur dis ça à tous les deux. Ce serait extraordinaire. Je voudrais qu'un jour, tous les trois, — on choisirait les dix plus grandes salles de France —, on choisisse chacun douze chansons et qu'on fasse la parade, s'il le faut, puis qu'on rentre en scène, Brassens, une chanson, il s'en va, Brel, une chanson, puis moi, puis Brel, puis Brassens, puis moi... pendant deux heures. Voilà, c'est dit, c'est la première fois que je vous en parle, une idée de fou !...

(silence).



BREL : Oui, c'est assez fou !... (silence)... donc j'aime assez !

BRASSENS : Oui, ça n'est pas une mauvaise idée. Mais tu risquerais d'emmerder les gens qui voudraient en voir d'autres. Pourquoi nous trois, tu comprends ?

FERRÉ : Eh, parce que, nous trois, enfin. Un petit syndicat, comme ça.

BREL : Ah, on y vient !

FERRÉ : C'est quelque chose de fraternel que je dis en ce moment. Et sans aucune idée d'argent ou quoi que ce soit derrière la tête.

BRASSENS : Oui, on peut le faire. A l'occasion d'un truc. Mais faire ça tous les jours, je sais pas si c'est faisable.

FERRÉ : Non, deux ou trois fois comme ça. Ça ne serait pas mal, Jacques, non ?

BREL : Ah oui. Moi, dès que c'est dément, je plonge !

LES FEMMES

CRISTIANI : Comment vivez-vous ? Avec des copains, des amis ? Avec une femme ? Ou en compagnie d'animaux ? Comment ?

FERRÉ : Les gens sont toujours intrigués. Ils voudraient rentrer dans nos vies. Chaque fois que des gens sont entrés chez moi par effraction sentimentale, il m'est toujours arrivé des salades abominables. Il y a des gens qui se démerdent pour rentrer dans la vie des artistes. Et ce sont de sales gens !

CRISTIANI : C'est peut-être, en partie, parce qu'à cause de votre talent, vous êtes des hommes publics ?

BRASSENS : Ah oui ! Mais ça n'implique pas que je doive tout faire, tout accepter, tout dire. On a quand même des droits. Les droits que personne ne conteste aux autres, pourquoi nous les contesterait-on à nous ?

FERRÉ : Nous sommes des hommes publics, d'accord. Mais avec le métier que nous faisons, nous ne pouvons pas ne pas souffrir de ça. Je vais vous raconter une histoire. Chaque fois que je rencontre dans la rue

une femme qui vend son corps — c'est-à-dire une putain —, si elle me reconnaît, elle ne me fait jamais l'article. J'ai longtemps cherché pourquoi. J'ai trouvé: c'est parce que je fais le même métier qu'elle, parce que je vends quelque chose de mon corps. Quand on est sous les projecteurs, les gens payent, ils achètent un billet, ils viennent vous voir, ils attendent que vous leur plaisiez ou que vous vous cassiez la gueule. De toute façon, ils attendent quelque chose. C'est vous avec votre corps. Et vous vendez quoi? Votre voix. Eh bien, entre le dessus et le dessous, il n'y a pas tellement de différence. Voilà pourquoi les putains ne me font pas l'article quand elles me reconnaissent. Ça n'est pas la même chose pour vous deux?



BRASSENS: Tu sais, on ne va pas traîner souvent dans les endroits où se trouvent les dames dont tu parles!

BREL: De toute façon, en gros, elles sont aussi artistes que nous, et nous sommes aussi putains qu'elles.

FERRÉ: Bravo. C'est merveilleux ce qu'il a dit.

BREL: Pour en revenir à nos petites vies, je crois que si on écrit, c'est qu'on ne vit pas tellement.

FERRÉ: On vit comme tout le monde. Brassens, lui, il aime la peinture, je ne sais pas quoi, le café au lait, les chats... Brel... il aime quoi?

BREL: Moi? Le travail! N'importe quoi. J'aime travailler, c'est mon vieux vice!

BRASSENS: Vous prenez la vie d'un artiste ou la vie de n'importe qui, c'est la même vie. On a chacun, ses tics, ses manies, ses habitudes.

CRISTIANI: Quelle place tient la femme dans votre vie?

BRASSENS: Ça, c'est une autre histoire! (rire de Brel).

FERRÉ: On est tous logés à la même enseigne.

BREL (riant toujours): je crois qu'on a tous répondu!

BRASSENS: Oh, la femme, c'est un être charmant quand elle s'en donne la peine, et pénible sans s'en donner la peine.

BREL (riant à nouveau): Moi je crois que la femme c'est un être qui se donne toujours et de toute façon beaucoup de peine!

CRISTIANI: Qu'est-ce que vous appréciez chez une femme?

BRASSENS: Ça dépend ce qu'on en attend, ou de ce qu'on en redoute. Je crois que c'est tout simple. Un type rencontre une femme, il est amoureux d'elle, ça dure deux mois, deux ans, vingt ans et puis c'est

tout. C'est comme pour tout le monde. Là aussi, c'est encore pareil.

CRISTIANI: Pensez-vous qu'elle soit capable d'apporter quelque chose d'important à l'homme? L'équilibre, par exemple?

FERRÉ: Non!
BRASSENS: Je pense que sur le plan de l'équilibre, nous sommes des types qui pouvons nous passer de femme. Sur un autre plan, non. Et puis, a-t-on tellement besoin d'équilibre? Non, une femme peut être emmerdante, une femme peut être charmante, ça dépend desquelles. Ça dépend de leur nature, de leur caractère ou des atomes crochus qu'on a avec telle ou telle femme.

CRISTIANI: Léo Ferré est beaucoup plus catégorique.

FERRÉ: Je dis non, parce que la femme n'a de cesse qu'arrive — après la fin de l'amour — la tendresse, ce bâtard insoutenable de l'amour, et qui fout tout par terre. Et qui, moi, me rend encore plus seul que tout. La tendresse, c'est la fin du monde. Parce qu'on est chocolat. Quand quelqu'un est tendre avec moi, je suis marron, je suis un esclave. Et si je suis un esclave, je ne suis plus un homme! Voilà, c'est tout. J'estime qu'on n'a pas le droit de se foutre dans les pattes d'une bonne femme qui vous tient en laisse!

BRASSENS: Moi, je pense que les femmes, c'est comme pour vous, ça dépend de celles qu'on rencontre. Je ne sais pas s'il faut quand même toutes les mettre dans le même panier? Je crois que sur le plan de notre vie de chanteur, nous n'en avons pas tellement besoin. Nous en avons besoin comme tout le monde, bien entendu. Vous savez très bien pourquoi...

BREL: ...Pour faire le marché!

BRASSENS: L'amour, c'est une chose difficile. D'ailleurs, vous le voyez bien tous les jours. Ça ne réussit pas tellement à la plupart des gens.

BREL: Il y a très peu de gens qui sont faits pour l'amour.

BRASSENS: Bien sûr. La plupart des gens, si on ne leur en avait pas parlé, ils n'y auraient même pas pensé! Et puis, il ne faut pas oublier que la vie sexuelle a de l'importance chez les individus. C'est même une des choses les plus importantes.

FERRÉ: L'amour, c'est une chose instantanée. Il faudrait pouvoir faire l'amour —

je dis cela en toute quiétude, sans aucune mauvaise pensée — avec une femme INSTANTANÉMENT. Et ça n'est pas possible. Parfois, il vous est arrivé de rencontrer une fille dans la rue, avec laquelle vous auriez fait l'amour immédiatement. Ça n'est pas possible, il y a dix mille tabous autour de ça. C'est à quoi sert la femme, cette espèce d'autre sœur, la sœur avant la mort. On est finalement toujours exploités par les femmes.

BREL: Ah non, non. Moi qui ai une réputation de misogyne, je ne suis pas de ton avis. Je suis relativement misogyne, mais je ne trouve pas que toutes les femmes exploitent tous les hommes.

FERRÉ: J'aime bien le « relativement »! Explique-moi ce que ça veut dire « relativement misogyne ».

BRASSENS: Moi, je ne suis pas du tout misogyne. Une femme me plaît, elle me plaît. Une femme ne me plaît pas, elle ne me plaît pas, c'est tout. Ça n'est pas un parti-pris.

FERRÉ: Justement. Et misogyne, ça veut dire ne pas aimer une femme comme ça...

BRASSENS: ... oui, et lui, il se méfie des femmes, c'est tout.

BREL: C'est ça, je suis méfiant. Je ne crois pas tout leur baratin.

BRASSENS: Oui, mais, d'un autre côté, sont-elles responsables, les femmes?

BREL: Non, pas du tout. C'est pour ça que je dis « relativement misogyne ». Elles sont élevées comme ça! Ce n'est pas de leur faute.

FERRÉ: Vous savez, moi, je crois que l'homme est un enfant, alors que la femme n'est pas un enfant. Voilà.

CONTENTS MALGRÉ TOUT

CRISTIANI: Avez-vous le sentiment d'avoir, comme on dit, « réussi votre vie »?

BREL: Elle n'est pas encore finie.

BRASSENS: On vous dira ça à la fin. Peut-être que ça va mal se finir? Jusque-là, on a fait à peu près ce qu'on a voulu.

FERRÉ: On est libre. On fait ce qu'on veut tout de même.

BRASSENS: Écoutez, faire des chansons, les chanter en public, et avoir le plaisir de voir que les gens les acceptent et les reçoivent bien, c'est quand même pas mal. Il y a de quoi être content, oui.

FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.

